

Chili 2019

# *Grito, Plomo y Desplomo* *Cri, Plomb, Effondrement*

Enrique Pardo, le 14 novembre 2019

[Original en Espagnol](#)

<https://enriquepanblog.wordpress.com/2019/11/14/grito-plomo-y-desplomo-chile/>

en espagnol « effondrement » se dit  
**desplome** (dé-plomber)  
ce qui en fait l'opposé d'**aplomb**.

Il va sans dire que le titre fait aussi allusion  
aux dizaines de chiliennes et de chiliens  
qui ont perdu un œil à cause des balles anti-émeutes  
utilisées par la police (et l'armée), balles dites en caoutchouc  
mais enrobant des « plombs » de cartouches conventionnelles  
et tirées clairement à hauteur de visage.

L'insurrection au Chili contre le gouvernement de Sebastián Piñera a surpris beaucoup de monde par sa force, sa ténacité et son ampleur. Annie Murath, amie chilienne et présidente de *Pantheatre Chile*, l'a décrite, dans une lettre récente (25/10/2019) à ses amis, comme ayant la « force d'un volcan ». Annie Murath <http://www.pantheatre.com/5-Chile.html>

Il m'a fallu un certain temps pour lui répondre ; j'ai dû « incuber » ma réponse ; et c'était un peu comme si j'incubais une fièvre dans les os.

D'une part, sa lettre reflète pourquoi elle est une si grande artiste : à la fois une actrice et chanteuse exceptionnelle, ce qui est rare parmi nous. Elle dit et chante ce qu'elle pense, avec art et passion. Elle est lumineuse dans son optimisme. Je lui réponds, par contre, sur un ton assez sombre, voire pessimiste. En politique et dans les perspectives anthropologiques, j'ai tendance à l'être. De plus, nous venions de décider avec elle de la mise en place d'un nouveau projet à Santiago, en janvier 2020. Lorsque la rébellion a éclaté au Chili, je lui ai proposé de travailler sur *La Voix Politique*, en parallèle avec Linda Wise, qui, elle, travaillerait sur *La Voix Chantée*.

Vous pouvez consulter le Projet Santiago, qui, étant donné l'évolution de la situation, est incertain et doit encore être confirmé - au moins comme prévu pour janvier 2020. ((Il a, en fait, été reporté à 2021))

Ce qui suit est ma réponse à Annie, amplifiée et devenue un article.

Ceux qui ne connaissent pas Annie Murath peuvent la voir et écouter dans deux courts extraits vidéo (mes préférés).

Devant *La Moneda*, le palais présidentiel, chantant l'hymne national chilien lors l'intronisation présidentielle de Michelle Bachelet en 2014 : entre femmes et sans bande militaire ! [https://www.youtube.com/watch?v=c-1Ro\\_jMIGM0](https://www.youtube.com/watch?v=c-1Ro_jMIGM0)

Un moment sublime d'improvisation vocale : <http://www.pantheatre.com/5-chile.html>

## Réponse à Annie Murath / 28/10/2029

Chère Annie, j'ose te répondre. Sombre.

A présent, tout le monde commence à réaliser quels sont les abus brutaux de la nouvelle répartition de la richesse. Le capitalisme exploite la démocratie de façon dévergondée et

abusive. Et pendant ce temps, les Espagnols ont exhumé Franco. Quel symbole ! Comme c'est bien fait ! Comme c'était nécessaire ! Comme c'est normal !

Le Chili n'a pas enterré Pinochet politiquement. C'est quelque chose qui me met très mal à l'aise quand je vais à Santiago : ce sont des fantômes, non seulement ivres (référence à la magnifique mise en scène de *Les Fantômes Ivres* de l'auteur Juan Radrigán, par Gonzalo Pinto), mais plombés par un patriarcat qui continue à inhiber et à semer la terreur. Même lorsqu'ils sont déguisés en jolies carabinières.

Je me demande : comment se fait-il qu'ils aient élu, par deux fois, Sebastian Piñera, qui vient à être quelque chose comme le gendre millionnaire et méphistophélien de Pinochet - éduqué, qui plus est, par les pires « Chicago Boys ». Quand allez-vous changer la constitution ? Comment et pourquoi ton « peuple » a-t-il voté pour lui ?

Le Chili est resté dans l'ombre de la dictature. Il s'est fait des illusions, je pense ; et Michelle Bachelet n'a pas réussi à faire bouger ces soubassements plombés. Et, en plus, son propre fils l'a trahie.

Il est temps de révolutionner ces mondes souterrains. Je ne sais pas comment ce sera possible, mais la catharsis nécropolitique est nécessaire, même si elle est moche. Ou burlesque, comme en Espagne, où ils s'y connaissent en humour noir et blagues sardoniques et nécrophiles - et profondément thérapeutiques (je ne plaisante pas avec ce mot car il peut nous amener au-delà de la simple catharsis). Les Espagnols, cela dit, l'ont fait presque quarante ans après la fin de la dictature !

Chère amie... pourrions-nous travailler à Santiago en janvier 2020 ? L'affaire m'effraie plutôt - elle m'a toujours effrayé, surtout depuis que j'ai entendu parler de la veuve de ce général qui a refusé d'obéir à Pinochet, et qui a été torturé à mort par un autre général - et devant elle ! - elle, qui, quelques années plus tard, se retrouve dans l'ascenseur de l'immeuble où elle habite avec un nouveau copropriétaire, qui n'est autre que ce général qui a tué son mari - devant elle ! Moche, horrible. Épouvantable. Je pense, oui : moi, je fuis. Ou je le tue - ce que je ne pense pas être capable de faire.

J'écris cela en solidarité avec la rage - oui, mais aussi avec une certaine peur de cette rage. Je perds même la foi dans le chant. Vous devrez couler Pinochet dans un cercueil de plomb dans ce Pacifique de plomb. L'exhumer, le profaner théâtralement.

Vous m'écrirez vos pensées.

Avec beaucoup d'affection et de solidarité pour vous, pour Gonzalo Pinto, et pour tous les amis chiliens - même, et peut-être surtout, pour Daniela García et Laura Fuentes Matus - que j'ai vues, toutes les deux, se confronter théâtralement à ces fantômes (très fort le dernier spectacle de Laura - avec son amie chilienne, pianiste et merveilleuse... Je cherche son nom : María Paz Santibañez, extraordinaire). Il faut crier, nous tous. Bien amicalement. Enrique

## Notes converties en **ARTICLE**.

Note 1 : Dans l'avant-première que Laura Fuentes Matus a présentée ici à Paris récemment, en septembre 2019, de sa nouvelle pièce *Fragments d'une amulette brisée* (basée en partie sur *Amulette*, de Roberto Bolaño), elle a reconnu un homme assis dans le public pendant la représentation : c'était l'homme qui a assassiné le principal collaborateur de Pinochet, qui était, me dit-on, le principal auteur de la constitution de Pinochet, toujours en vigueur. Cet homme est parvenu à s'échapper et à venir en France, où María Paz Santibañez - sur scène avec Laura - était alors conseillère culturelle de l'ambassade du Chili.

Récemment, Piñera a demandé au gouvernement français de Macron son extradition vers le Chili.

Note 2 : Annie parle dans son courriel des artistes chiliens dans la rue, avec le peuple. La solidarité du chant est importante. Mais ce qui est peut-être plus important, dans ces circonstances, c'est la qualité du cri : je parle du cri comme le geste d'une voix politique (le mot cri vient du latin *grido* : l'appel aux armes à Rome quand la république était en danger).

J'ai voulu proposer pour le projet en janvier 2020 au Chili, un travail basé sur des textes d'auteurs chiliens contemporains. Il y a d'excellents dramaturges au Chili en ce moment. Bien sûr, il ne s'agit pas de réciter les textes en criant, mais de distiller le cri inhérent, de retourner, de renverser ces textes pour que ce soient eux, les textes, qui puissent crier - et, si nécessaire, nous autres, performeurs, aussi, - et faire resurgir leur intelligence *cri-tique*. En français, le hasard linguistique a rapproché le *grido/grito* - le cri - des mots *crise* et *critique* : le cri comme fulguration essentielle de la crise critique.

Je considère la tragédie grecque d'abord et avant tout comme un événement politique, critique - une *krisis* - qui se présente comme l'exemple original et le plus révolutionnaire que nous ayons de ce qu'est la « performance ». (Et j'écris cela sans vouloir attiser les polémiques de l'Eurocentrisme, qui peuvent bien sûr être discutées). Athènes et sa démocratie se sont retournées contre la religiosité de ses théologies (de ses mythes), elles l'ont « doublée », (double-cross: trahir); les athéniens ont osé interpréter leurs rêves et les craintes de leur héritage religieux, en remaniant et en actualisant leurs fictions, pour les utiliser et les commenter, pour faire l'éloge ou la critique des vicissitudes et des convictions de leur *polis*, de la politique athénienne ; je pense avant tout à Euripide. La tragédie (et la comédie) était *la voix politique*. C'est une chose que les religions et les dictatures ne peuvent pas tolérer parce qu'elles s'accrochent à une vérité, celle de leur autorité autocratique. C'est là que nous, artistes-performeurs, pouvons travailler, agiter, subvertir - même avec la *mala leche* (méchanceté) que j'admire chez les espagnols. Le burlesque, par exemple, est aussi une arme pour changer les mentalités. Pour les retourner : pour les révolutionner. Le Chili a la possibilité d'effectuer un tel changement sans avoir à recourir, espérons-le, aux mécanismes sanguinaires des révolutions qui ont eu lieu au cours des deux derniers siècles, et presque toujours.

Je voudrais consacrer quelques lignes avant de conclure ces notes à quelqu'un que beaucoup d'entre nous avons admiré, même certains qui n'ont pas pu le connaître : Roy Hart (1926 - 1975). Son théâtre a été appelé, et il l'a accepté : *Le Théâtre du Cri*. Mais il y avait une part d'ombre et, bien que je l'aie vu évoluer avec les années où je l'ai suivi, il est resté, jusqu'à sa mort, violente, fatale et prématurée, fondamentalement patriarcal dans son positionnement et dans ses idées politiques. C'était un jeune patriarche hébreu, avec toute l'intelligence talmudique d'un « génie éthique » (c'est ainsi que je l'ai qualifié), mais son conservatisme prévalait à tous les niveaux où la notion de gouvernement, de politique, comptait. On pourrait dire, bien qu'il faille nuancer où et comment, qu'il n'a pas donné une place à la démocratie dans ses schémas anthropologiques.

J'ai vécu à Madrid et j'ai étudié pendant deux ans à l'université sous Franco. J'ai vu de près sa forme de paternalisme dictatorial (nous l'étudions en sciences politiques - et c'est pour cela que les universités étaient constamment fermées !) Roy Hart a dit des choses très ambiguës sur ce qui se passerait après la mort de Franco : que l'Espagne tomberait en décadence n'ayant plus une forte figure paternelle. Franco est mort quelques mois après Roy Hart, et l'Espagne s'est réveillée pour devenir, à mon avis, l'un des pays européens les plus vivants, les plus énergiques et les plus libres, notamment sur le plan artistique. Je considère même que la figure de *némésis* de Roy Hart était Pedro Almodóvar. Malgré cela, il a fallu à l'Espagne près de quarante ans pour exhumer Franco du *Valle de los Caídos* ; et, maintenant que l'Espagne vient de voter à nouveau, elle doit faire face aux aléas et aux complexités de la démocratie, en Catalogne et devant l'émergence d'un parti nommé *VOX* (s'arrogant la *vox populi*), rétrograde, *vox mortis* : la voix des patriarches mal enterrés.

Dans la propriété du sud de la France, appelée Malérargues, où se trouve ce qu'on a appelé le Centre Roy Hart, acquis par Roy Hart et son groupe (dont j'ai fait partie et de façon substantielle), Roy Hart est enterré, avec Dorothy, sa femme, et la jeune actrice Viviane Young.

Tout cela s'est passé la même année, en 1975. Aujourd'hui, je possède avec ma compagne, Linda Wise, une belle partie de la propriété, avec un atelier et une bibliothèque dans le jardin. Sur un monticule situé de l'autre côté de la propriété, une tombe a été construite pour les trois défunts. Au fil des ans, plusieurs autres membres du groupe original ont été enterrés, ou leurs cendres dispersées ailleurs sur la propriété. A la fin des années 1980, des amis ont suggéré de donner une dimension de mausolée à la propriété ; ils pensaient aux jardins de la Renaissance italienne, avec des cyprès, des statues et des tombes. Le modèle de la Renaissance était basé sur les jardins que la mythologie grecque appellés les Champs-Élysées, les jardins d'Hadès, dieu des Enfers, et qui étaient réservés aux initiés des Mystères d'Éleusis.

J'ai toujours apprécié ce fantasme. Je pense qu'il est important de vivre avec les morts, mais à condition de maintenir un équilibre qui puisse les honorer, mais aussi les éviter, afin qu'ils ne s'imposent pas de manière abusive ou possessive. Et pour qu'ils reposent en paix aussi. Récemment, c'était le Jour des Morts. A Athènes, ce sont eux, les morts, qui revenaient nous rendre visite le jour de la fête des Anthestéries - et ce n'était pas un petit carnaval macabre, c'étaient de visiteurs souvent plutôt pesants ; parmi les principaux rituels, il y avait ceux qui clôturaient les visites afin que les morts puissent quitter notre monde et retourner dans leur inframonde.

Je pense aux quarante ans que les Espagnols ont vécu avec Franco enterré dans la mégalomanie monumentale de cette vallée des *Caidos*. La gigantesque croix qui la surplombe peut être vue pratiquement depuis Madrid. En grande partie, il me semble que les Espagnols ont choisi d'ignorer son existence ; mais elle était là, et personne n'avait osé affronter son incongruité nécro-éthique. Avec Roy Hart et ses compagnonnes, je ne ressens pas de discorde ; l'endroit est discret et bien proportionné. Une autre chose est l'utilisation du sens et de la valeur de sa mémoire, et de son nom. Même au niveau publicitaire. Ce sont des aspects souvent refoulés, et encombrants, qui exigent, eux aussi, une voix publique et politique, et qui demandent à être invoqués, confrontés et utilisés avec discernement.